Emilie Losch

BIO

Née en 1984 à Abidjan, Côte d'Ivoire.
Diplômée de l'École Supérieure des Beaux-Arts de Montpellier (MO.CO Esba) et de la Haute Ecole des Arts du Rhin de Strasbourg (HEAR).
Vit et travaille en Occitanie

STATEMENT

Après un premier cursus aux Beaux-Arts de Montpellier où elle développe un travail de peinture et de photographie, Emilie Losch rejoint les Arts Décoratifs de Strasbourg où elle se confronte à différentes techniques liées à l'objet.
Sa formation polyvalente et transversale lui permet aujourd'hui de transformer la matière brute pour réaliser des projets à la frontière de l'art, de l'architecture et du design.
Du plan au volume, de la maquette à l'installation en passant par l'objet à porter, le travail d'Emilie tente de confronter autrement le regard et le corps du spectateur à l'espace environnant.

Le processus créatif de l'artiste se trouve fortement impliqué par les questions de construction (comment les choses s'articulent, s'agencent et fonctionnent) et de croissance (plantes, cellules, ossatures, atomes, cosmos…).
Son intérêt marqué pour le vivant sous toutes ses formes et selon ses diverses fonctions l'oriente vers les productions de l'homme (urbanisme, architecture, objets, machines…) et celles de la nature. Les mathématiques font partie de son champ d'investigation pour leur potentiel esthétique et le rôle qu'elles jouent dans notre compréhension du monde (géométrie, volumes, fractales…).
La pratique prolifique et intuitive de l'artiste mêle observations et interprétations à travers des actes d'images conçus comme autant d'expériences entremêlant micro et macro, sérialité et unicité.
Le goût de la bifurcation et des hybridations entre des domaines a priori dissociés contribue à mettre en scène des œuvres haptiques suscitant leur propre contexte de réception.

*Visuel de 1ère page : **Hélicoïde**, 2009*
Photographie numérique, Treasure Island, USA
Tirage sur papier Barité contrecollé sur dibond
60 x 84 cm; Production LIVING ROOM 2013

*« Drink Me » **

Par Michael Verger-Laurent, septembre 2013
Extrait du texte ecrit pour l'exposition à la Galerie Saint Ravy à Montpellier

«A l'image de Lewis Caroll confrontant son Alice au pays des merveilles à de constants changements d'échelle, la grandissant et la rapetissant, Émilie Losch nous invite à relativiser nos certitudes perceptives en jouant sur les dimensions des objets qu'elle met en scène, en se faisant cartographe, ou architecte, pour chercher la même excitation ludique dans la découverte d'un monde aux propriétés inédites.[…]

Le travail d'Émilie ne se limite pas à explorer ces changements d'échelle : cette transformation verticale se double d'une extrapolation horizontale, dans la multiplication des motifs mis en jeu. […]

Le motif devient le moyen de s'affranchir de l'aliénation du regard normateur ordinaire, de la référence au corps, et libère celui-ci de toute obligation ; il trahit des séries de possibles qui pourraient contaminer ou transformer notre environnement en écrasant les réalités antérieures et échapper au contrôle strict que nous exerçons sur tout ce que nous voyons. Il est pourtant alors moins l'expression d'un risque incontrôlé qu'un outil de méditation et d'ouverture au monde. […]

Ce travail de la forme ne peut s'envisager sans un travail de la matière : c'est ici, dans la réintroduction du cuivre, de laiton, de l'acier, de ces matières à la fois familières et évocatrices du règne de l'inanimé, d'une altérité radicale, que se retourne le motif humain, indiquant comme l'amorce d'une révolution, le retour d'un impensé métallique (et plus largement minéral ou planétaire), de matières brutes devenues rares dans un cadre peuplé d'objets surdéterminés ; c'est aussi la raison pour laquelle Émilie insiste pour rendre aussi apparent que possible son processus créatif : elle veut montrer le moment de ce changement, de cette perturbation qui pourrait se répandre comme une traînée de poudre; entre ses mains le motif devient virus, l'étrangeté refait surface et perce de toute part – et avec elle une potentialité d'émancipation, une carte au trésor ou un mantra susceptible de nous libérer des contraintes que notre regard dominateur nous impose.»

---

* Texte apparaissant sur une fiole de liquide dans *Alice's Adventures in Wonderland* de Lewis Carroll. Cette fiole sera utilisée par Alice pour changer de taille, modifiant dans le même temps son point de vue sur le monde.

« *Radicant* »

Par Léo Bioret, février 2014
Extrait du texte écrit à propos de la vidéo d'animation *Expansion, Contraction*

«Expansion/Contraction est une «cité» en mouvement qui utilise le bloc comme unité de perception et de représentation. C'est un système modulaire qui, par l'assemblage des unités, leurs imbrications libres et leurs déplacements organiques, semble faire écho aux « unités polyvalentes » de Jean-Louis Chanéac (1960.) Cette ville-fiction se déploie à l'image de notre environnement contemporain. Ce que l'on peut percevoir dans cette animation comme utopie d'un nouvel espace urbain est en réalité une représentation des phénomènes de société contemporains qui se meuvent sans cesse par expansion et contraction.

C'est à travers un véritable procédé microtectonique de la ville contemporaine que l'artiste transforme les repères d'urbanismes classiques qui ponctuent nos modèles communs. Ils s'animent alors pour devenir : zone pointilliste, labyrinthe en rhizome, totem urbain, agroglyphes, quartier du BigBang et expansion de l'univers, structure cellulaire ou encore transports en communs par neurogenèse. L'imagination n'a plus de limite et le mode d'urbanisme proposé nous livre de nouvelles spécificités de conception de l'espace. La cartographie fixe le mouvement des villes contemporaines et le travail minutieux d'animation d'Emilie Losch donne à « l'urbanisme de fiction » une nouvelle dimension.»

*« L'atelier comme œuvre d'art » **

Par Michel Cegarra, juillet 2020
Extrait des Cahiers / n°19 avec Emilie Losch, publication du DomaineM, , p. 55-56

« Il faut ainsi imaginer l'atelier d'Émilie Losch : un jardin aux sentiers qui bifurquent. Ce qui est encore en travail ne se distingue pas nécessairement de ce qui est déjà une pièce terminée, car la clôture de l'activité c'est l'exposition. D'ici là, tout ce qui apparaît dans le jardin de la création est vivant, au sens où il est toujours possible de le reconfigurer, de le déplacer, de lui offrir un rôle pratique différent. L'absence d'assignation de la pièce la révèle comme organisme inachevé susceptible de nouvelles mutations : en miroir, le spectateur est impliqué dans cette expérience en mouvement qui mobilise sa conscience et sollicite son émotion.

Qui n'a jamais souhaité retrouver le jardin d'Eden et le traverser d'un pied léger parmi le mouvement ininterrompu des créatures ? »

***Cabinet de curiosités*, 2009-2015**

Installation évolutive
Objets variés, étagères en médium
Dimensions variables

Cabinet de curiosités est une installation évolutive, une collection *in process* qui regroupe une série d'objets particuliers.

Certains peuvent être portés, d'autres sont des maquettes, d'autres sont les deux à la fois. Tous réfèrent à l'architecture, aux mathématiques et à la géométrie.

L'installation nous invite à nous approcher de près, à prendre le temps d'observer en détail cet un univers de formes et de volumes qui jouent avec les échelles de lecture tout en nous faisant entrer dans une relation intime à l'objet.

Ci-dessus :
Compartiments empilables du coffret de la collection *Cabinet de Curiosités*
Chêne massif non vernis, mousse polyéthilène - réalisation 2015

Ci-contre : ***Cabinet de curiosités***
Vue d'installation et détails,
Supervues, Hôtel Burrhus, chambre n˙1, Vaison la Romaine, décembre 2014

***Maison(s)*, 2013**

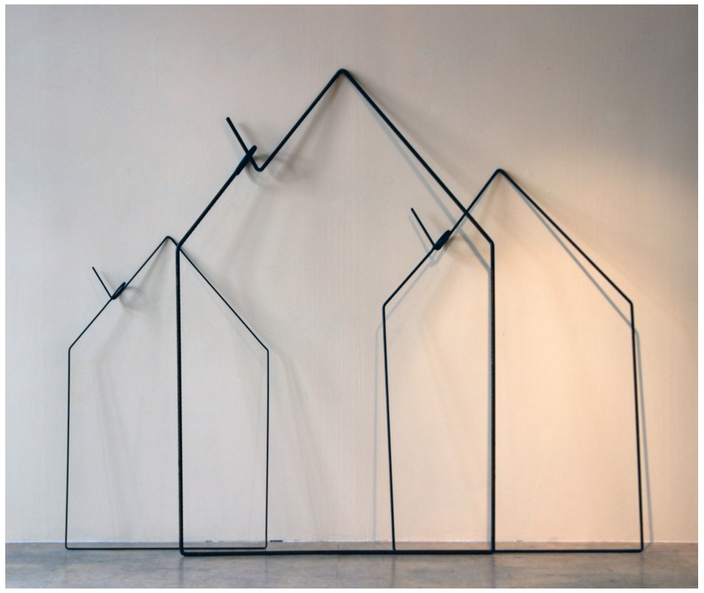
Sculpture modulable
Fers à béton
75 x 120 cm (fer de diamètre 0,6 cm)
94 x 148 cm (fer de diamètre 1 cm)
115 x 186 cm (fer de diamètre 1,4 cm)

Production LIVING ROOM 2013

Cette sculpture modulable montre la forme de la maison dans sa représentation la plus simple, la plus élémentaire et universelle.

La taille et le périmètre de la plus grande maison est déterminée par la longueur des fers à béton que l'on trouve dans le commerce du gros-oeuvre, soit une longueur de 6 mètres.
Le fer à béton fait référence à la construction, au bâti, au toit, mais aussi à la construction de l'intériorité, du toi, de l'affect. La composition en gigogne suggère aussi la croissance, l'agrandissement, l'extension et la mise en abîme.

Elle est assez grande pour que le visiteur de tout âge puisse se projeter mentalement à l'intérieur mais ne peut pourtant pas l'y accueillir. Cette sculpture interroge l'échelle des choses. Si le corps nous sert à mesurer l'espace, que se passe t'il s'il est plus grand que l'architecture destinée à l'abriter ?



Maison(s)*, *2013

Ci-dessus et ci-contre :
Vues d'installations, Galerie Saint Ravy, Montpellier, septembre 2013.

***Sweet Pyramids*, 2018** et ***Unlimited spaces (wallpapers)*, 2018**

2 sculptures, sucres en morceaux, blanc d'oeuf, sucre glace et contreplaqué peint, 80 x 80 x 80 cm chacune

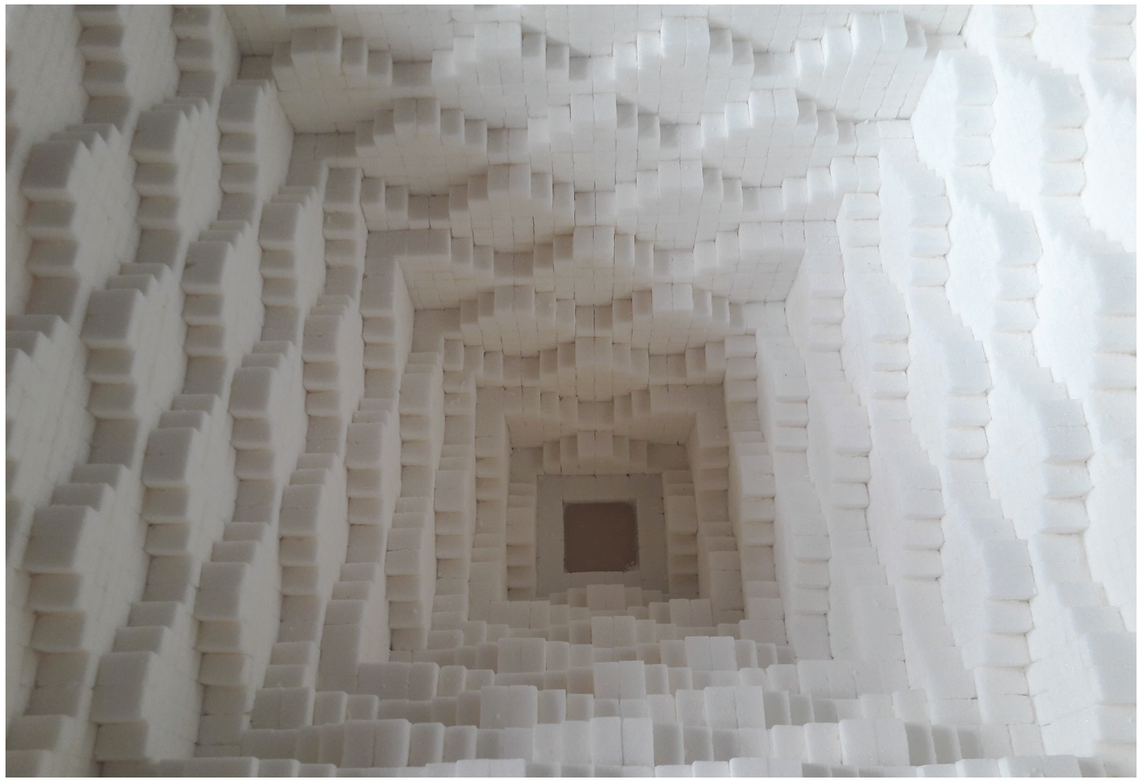
6 papiers-peints, impression numérique sur dos bleu, 250 x 210 cm chacun

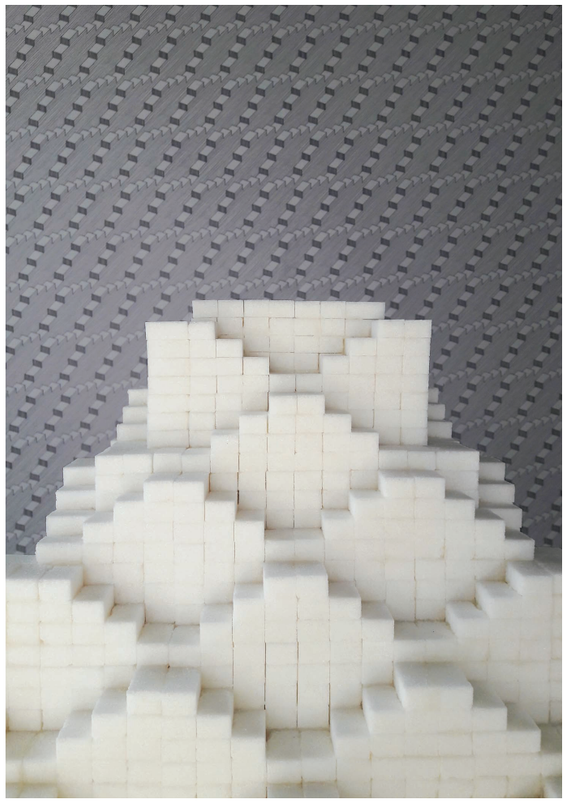
Production FRAC Occitanie Montpellier

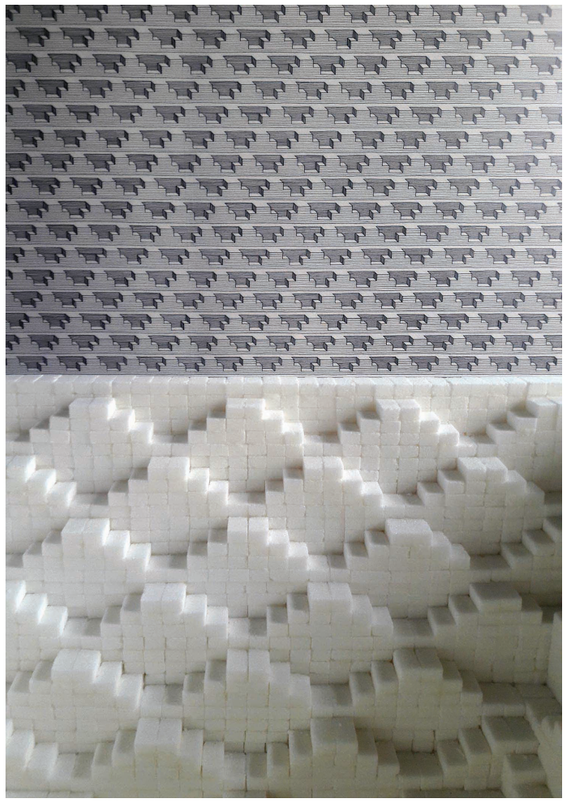
Les deux sculptures, qui fonctionnent en binôme, s'inspirent des réservoirs en escaliers (puits à degrés ou *baolis*) construits au Rajasthan (Inde du Nord- Ouest). Elles invitent le spectateur à jouer mentalement avec leur volumes, l'une étant l'exacte complémentaire de l'autre. Ce travail est une recherche autour du volume des pyramides et un jeu de briques autour de la complexification de la géométrie élémentaire de cette forme.

Les papier-peints sont eux issus de dessins-variations sur le motif des escaliers des baolis et de leur perspectives et/ou déformations possibles. Travail sur les illusions d'optiques, ils se positionnent comme un décors en arrière plan des pyramides, prolongeant «à l'infini» leurs structures en créant un trouble visuel.

Les sculptures comme les papier-peints abordent la question du processus de création comme un temps de méditation, d'introspection et de réflexion sur l'univers, à l'instar des mandalas de sables réalisés par les moines tibétains. Elles jouent aussi sur l'opposition immuable et éphémère et le devenir des oeuvres dessinées dans un monde informatisé.







Visuels : vues de l'exposition personnelle Le lisse et le strié, Chartreuse de Villeneuve-lez-Avignons, mars 2018

Sphinx, 2015

Mur-sculpture en reptuiles tridimentionnels
64 Briques de terre crue, grès d'Uzès
184 x 113 x 11 cm

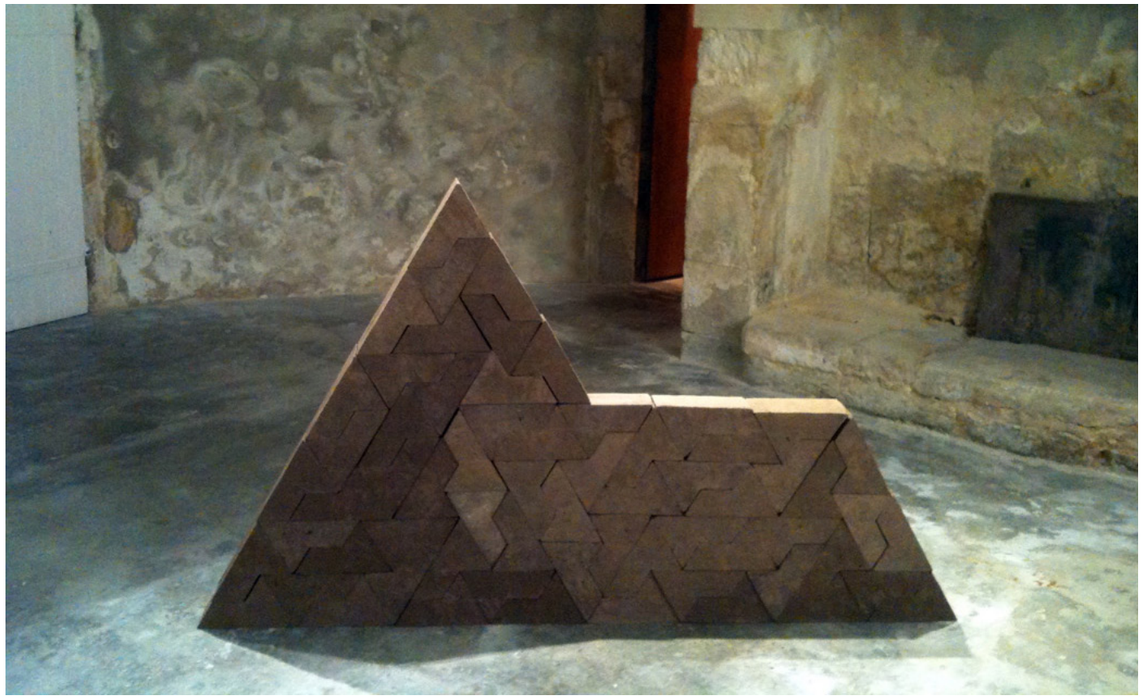
Production Artelinea, résidence d'artistes 2015

Le projet Sphinx est un projet hybride, au croisement de la sculpture et de l'architecture. Il est aussi de l'ordre de la performance. Non seulement dès le départ avec le travail d'atelier, physique, de réalisation des briques de terre crue à l'aide d'un moule/emporte-pièce, mais aussi ensuite par sa mise en situation dans l'espace, qui relève du casse-tête. Plus le mur-sculpture s'élève, plus l'agencement s'avère compliqué voire instable. Le montage de l'édifice nécessite une adaptation permanente du geste pour trouver le juste équilibre.

La notion de performance est également immédiate lorsque l'on pense au Sphinx, créature fantastique mi-femme mi-animal de la mythologie qui est avant tout connue pour être, située en Egypte, la plus grande sculpture monolithique du monde.

Du Sphinx à la verticalité des villes contemporaines, la performance humaine invoque tour à tour l'exploit artisanal et mécanique, les lois des mathématiques et de la physique, la puissance d'une esthétique et de rêves communs.

<u>Reptuile, définition :</u>
Un reptuile est un polygone qui a la propriété de pouvoir former par duplication une plus grande version de sa forme initiale. Ici, l'édifice est constitué de 64 briques, mais il contient en lui même un potentiel d'agrandissement. Une version plus grande de *Sphinx* serait ainsi constituée de 256 briques et mesurerait 368 cm de long par 226 cm de haut.



Ci-dessus : le moule/emporte-pièce en acier et une brique Sphinx en terre crue

Ci-contre : Vues de Sphinx à différentes étapes de sa construction, décembre 2015 et vue d'exposition, Maison de la Tour, Valaurie, juillet 2016.

Tangram, 2013

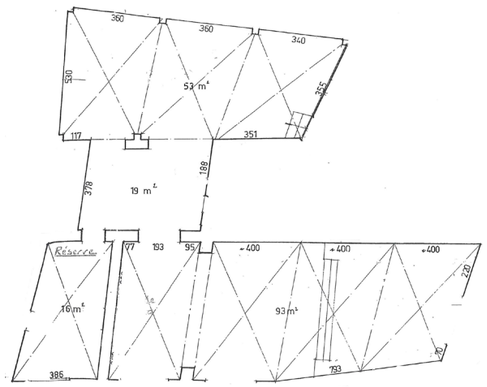
Sculpture modulable
34 modules en acier (tôle à chaud d'épaisseur 20/10ème)
Dimensions variables

Projet *in situ* reprenant pour forme de base le plan de la galerie Saint Ravy à Montpellier.

Le tangram, « sept planches de la ruse » ou jeu des sept pièces, est une sorte de puzzle chinois. Le tangram est le plus souvent composé de sept pièces élémentaires découpées dans un carré, mais des dissections plus générales, de formes différentes et non issues d'un carré, peuvent également être appelées tangrams. Le tangram est aussi un casse-tête dont le but du jeu est de reproduire une forme donnée, généralement choisie dans un recueil de modèles. Les règles sont simples : on utilise toujours la totalité des pièces qui doivent être posées à plat et ne pas se superposer.

Ici, le tangram est composé de 34 pièces dont les formes géométriques sont obtenues par la dissection de la surface de la galerie Saint Ravy selon l'axe des croisées d'ogive du plafond.

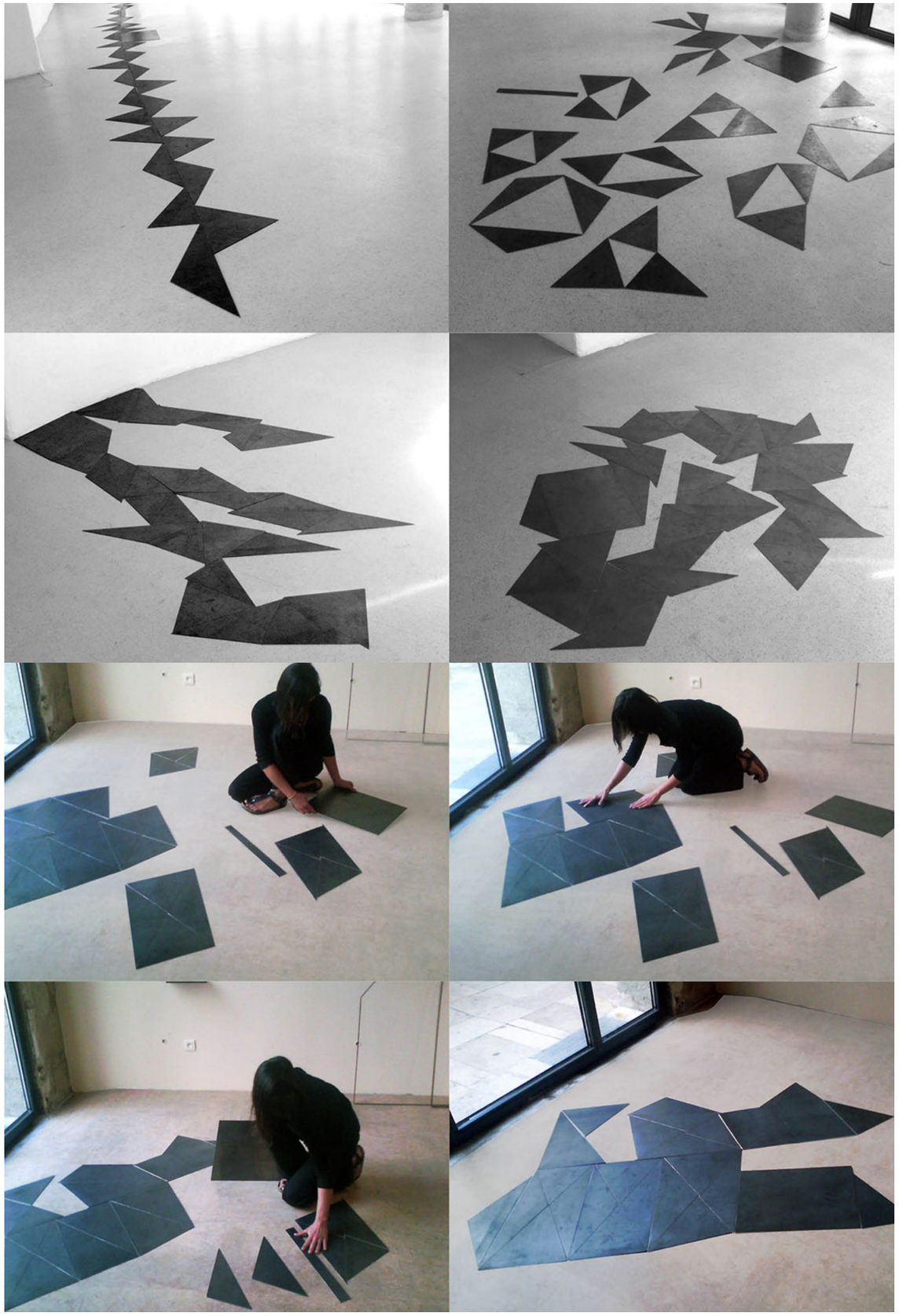
En laissant entrevoir les interstices entre ses fragments, ce projet en acier nous invite à jouer avec l'architecture du lieu en utilisant ses inclinaisons ou ses murs, ou en déplacant à l'infini les différentes parties. Le plan se déforme et l'espace se déconstruit ainsi selon notre propre créativité, faisant de *Tangram* une installation mouvante et participative.



Tangram, 2013

Ci-dessus à gauche : Plan de la galerie Saint Ravy
Ci-dessus à droite : Vue de l'installation originale, Galerie St Ravy, Montpellier, sept. 2013

Ci-contre : Vues d'installations créées par le public, Maison de la Tour, juillet 2016 et Galerie St Ravy, Montpellier, sept. 2013



***Dédales*, 2016**

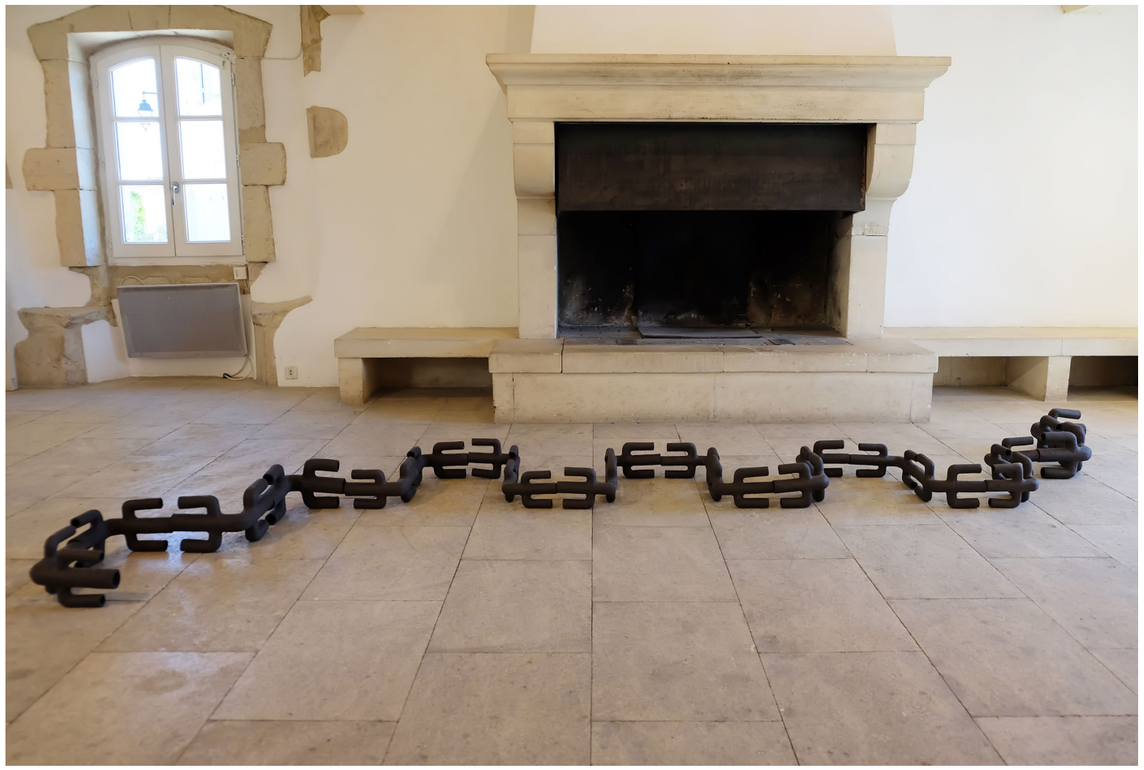
Installation pour 20 anipolis
Grès noir
Dimensions variables

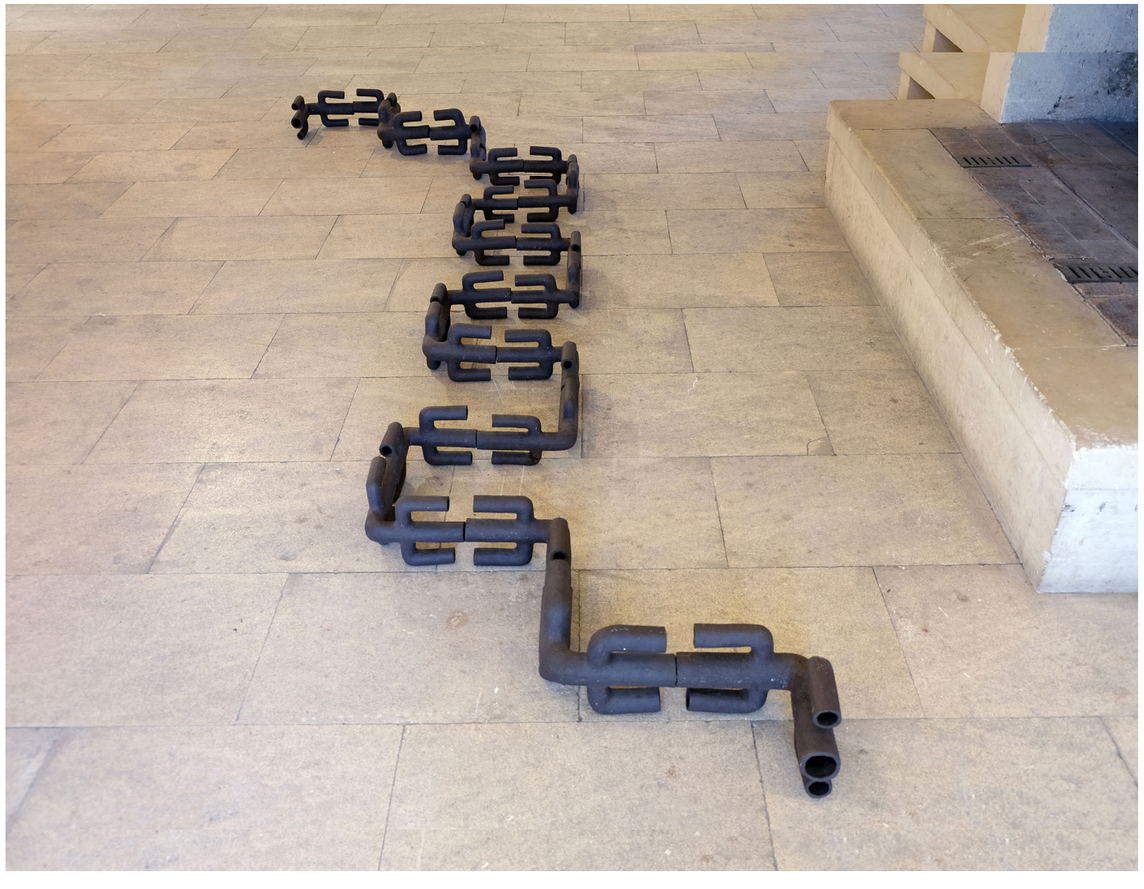
Production Espace o25rjj 2014

Les *Anipolis* sont des modules dont le nom a été obtenu par la contraction des mots *animal* et *polymorphe*. Imaginé à partir d'un détail d'une photographie réalisée sur un chantier de construction en 2006, *Anipoli* est devenu la créature des espaces en mutation. Sa forme hybride convoque les histoires et autorise les rapprochements de territoires géographiques et mentaux *a priori* éloignés.

Dédales est une nouvelle proposition d'installation pour les *Anipolis*. Matérialisés en groupe pour la première fois à Loupian en 2014 pour l'évènement *Entre chien et loup*, les 20 *Anipolis* se présentaient comme une petite troupe à la fois timide et intrépide qui voulait sortir de l'ombre vers la lumière.

À la Maison de la Tour, les *Anipolis* perdent leur individualité pour devenir des modules de type industriel faisant partie d'une forme autonome plus grande, évoquant tour à tour canalisations et labyrinthes, chaînes et serpents.





***Dédales*, 2014**

Ci-dessus et ci-contre :
Vues d'installations, Maison de la Tour, Valaurie, juillet 2016.

***Underground Overground*, 2018**

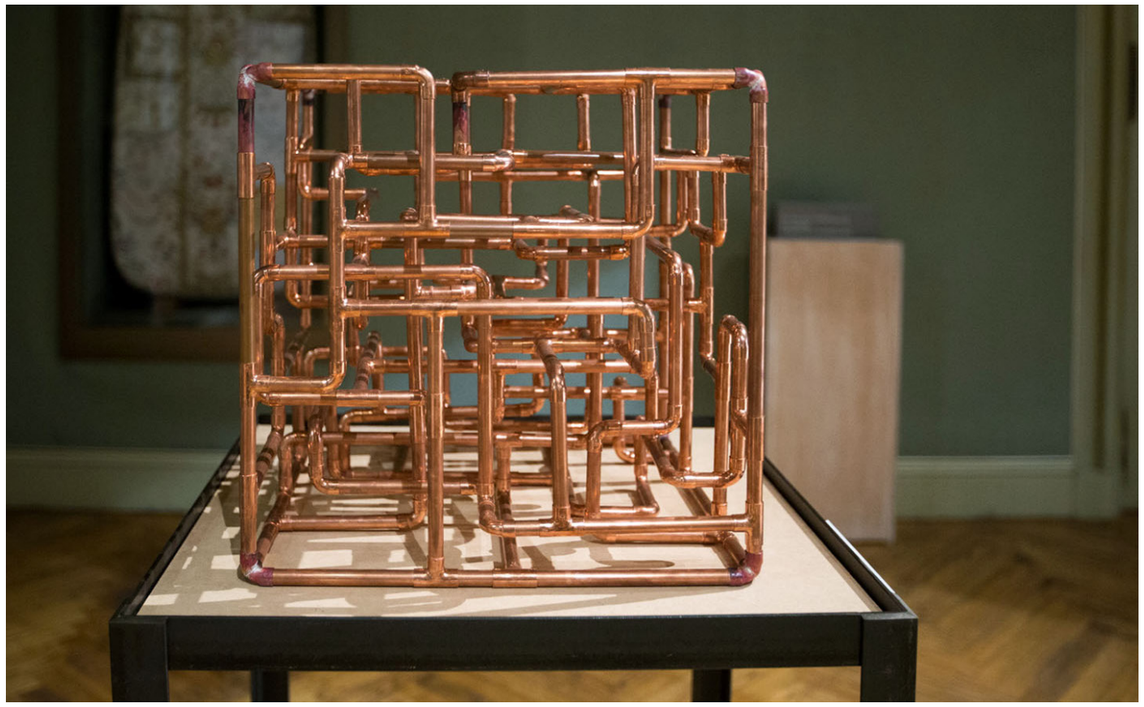
Sculpture positionnable sur ses 6 faces
Cuivre, colle époxy, soudure à l'argent
40 x 40 x 40 cm

Underground overground est une sculpture qui s'inspire des recherches de Sol Lewitt (*Incomplete Open Cubes*, 1974) et M.C. Escher (*Division cubique de l'espace*, 1952).

La sculpture évoque le labyrinthe infini, les canalisations ou les réseaux, ce qui n'est pas toujours donné à voir dans son ensemble et qui peut être de l'ordre de l'inconscient. Les tubes de cuivre qui la composent sont comme un dédale de couloirs que l'on pourrait mentalement emprunter. La sculpture dispose d'une entrée et d'une sortie qui sont comme une invitation se perdre dans les méandres de son réseau.

Si la forme générale est simple et facilement mesurable, l'intérieur est à l'opposé une construction complexe aux dimensions étonnantes : il a fallu plus de seize mètres de tubes pour la réaliser. Cette spécificité rappelle alors l'univers des fractales et ou celui des constructions atomiques ou moléculaires.
C'est une sculpture que l'on peut regarder dans tous les sens puisque sa forme cubique permet de la positionner sur ses six faces, comme on pourrait le faire avec un dé à jouer. Chaque position permet d'avoir un nouvel aperçu de sa structure tridimentionnelle et le simple fait de tourner autour permet déjà d'ailleurs de ressentir un léger vertige...

Underground overground invite à se poser la question de ce que l'on regarde : le vide ou le plein, le volume général ou les détails, quelle échelle de lecture choisissons-nous pour observer le monde autour de nous ?



Ci-dessus : vue de l'exposition personnelle Le lisse et le strié, Musée Pierre de Luxembourg, Villeneuve-Lez-Avignon, mars 2018
Ci-contre : vue de l'exposition personnelle La métaphysique des formes, Château d'Alba, A lba la Romaine, septembre 2018

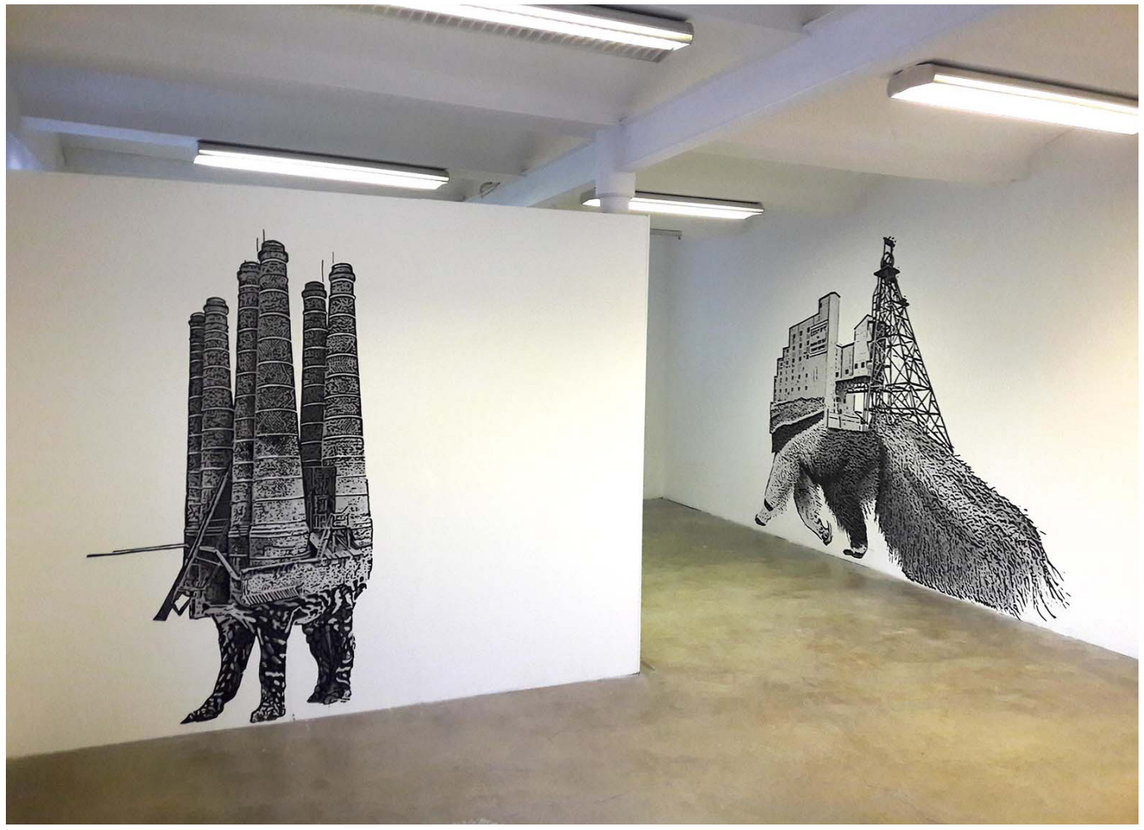
***Colosses*, 2018- 2019**

Série ouverte de 18 créatures hybrides,
Techniques mixtes : dessins sur mur, dessins sur papier, peinture sur bois, bas relief et affiche dos-bleu / Matériaux utilisés : peinture et feutres acrylique, contreplaqué, osb, ouate de cellulose et colle à papier-peint, stylo encre et feutre alcool, papier recyclé 160g, papier velin, papier arche 300 g satiné
Dimensions variables : du format 40 x 30 cm sur papier à 370 x 273 cm sur mur

Les *Colosses* sont des hybrides mi-architecture mi-animal. Ils sont les fruits d'une rêverie poétique et surréaliste où les architectures industrielles qui dominent le paysage (silos à grains, réservoirs...) seraient en mesure de se déplacer de manière autonome.

Les images qui vont constituer les *Colosses* sont sélectionnées dans l'infini réservoir de l'internet global. C'est la forme de l'architecture industrielle, de préférence un portrait des Bescher, qui détermine le choix de l'animal. Au déni de toute échelle réelle les pates fusionnent avec les murs, créant ainsi un corps particulier, une entité certainement doté de personnalité. L'image trouve alors une nouvelle matérialité hors écran, qui pourrait s'apparenter à un aller progressif vers la réalité.

Avec cette série qui ne cesse de s'agrandir et dont le potentiel pourrait sembler infini, l'artiste questionne l'image à l'heure de sa libre circulation et notre capacité à rêver. Les Colosses évoquent l'espace flottant de la pensée, la liberté d'assembler des images et des idées. Une utopie peut-être ?



*Ci-dessus : **Le Colosse Tapir** et **Le Colosse Tamanoir**, peintures murales, vue d'exposition, Aldébaran 2018*
*Ci-contre : **Le Colosse Girafe**, peinture sur bois découpé, 310 x 100 cm, épaisseur 1 cm, vue de l'exposition Kosmos à la Faculté d'Education, Montpellier, décembre 2019*

***(R-ev)olution,* 2018**

Sculpture modulable
Polystyrène, papier mâché
Dimensions variables

Révolution, rêve, évolution. Ce sont les mots que l'on peut entendre à la lecture du titre de l'oeuvre. Issue de réflexions sur la théorie de l'évolution et de l'observation des ossatures du vivants et de l'inerte, cette oeuvre est aussi un clin d'oeil au travail de M.C. Escher, et notamment à sa lithographie Reptiles (1943).

(R-ev)olution est composée de modules juxtaposés les uns à côté des autres et se structure comme une chaîne avec ses maillons. Elle est une sorte d'hybride entre des formes organiques uniques et des formes architecturales préformées.

Disposée dans différents espaces, la sculpture évoque l'ossature d'une sorte de reptile géant fantastique et hors du temps, qui apparaîtrait et disparaîtrait dans le sol ou le mur à différents endroits. De quoi nous faire penser aussi aux mythologies du monde et aux légendes folkloriques, de Quetzalcoatl le serpent à plume au dragon chinois en passant par le monstre du Loch Ness…

Visuels : vues de l'exposition personnelle Le lisse et le strié à la Chartreuse et au Fort Saint André de Villeneuve-lez-Avignons, mars 2018

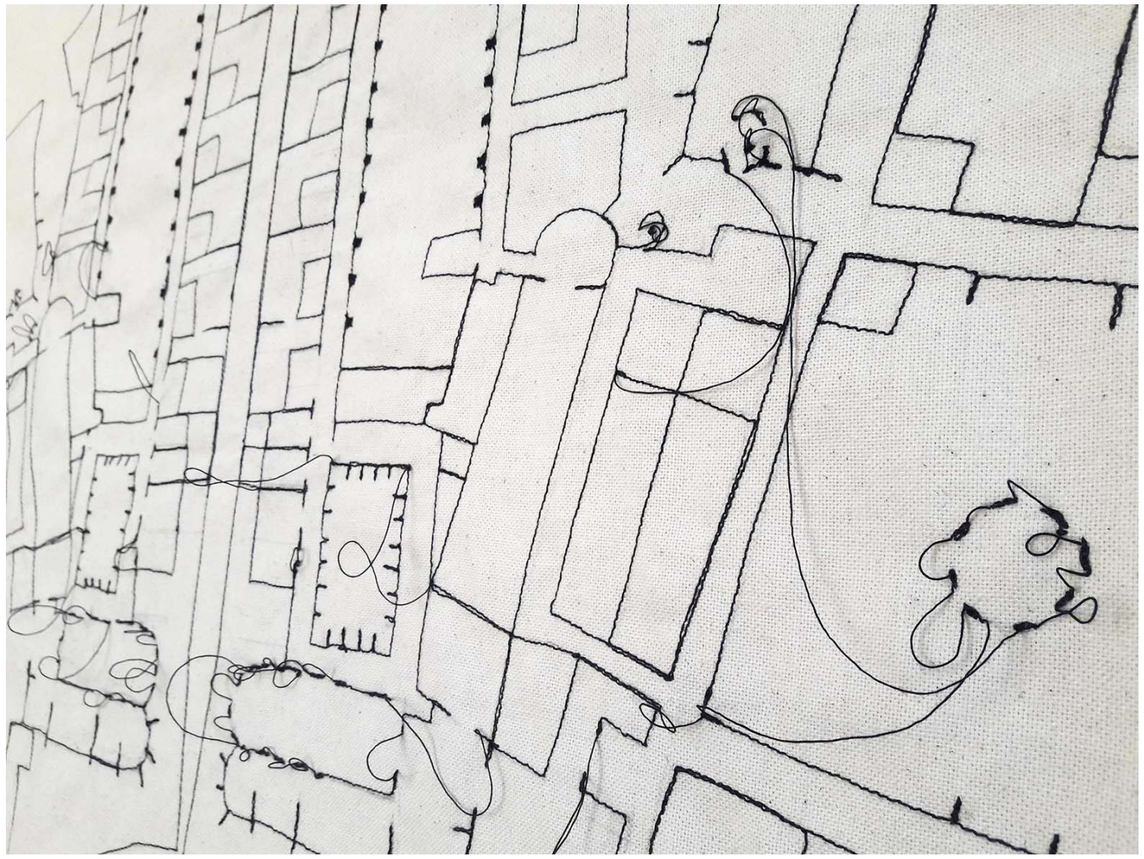
***Ariane 1*, 2018**

Broderie à la machine à coudre
Fil polyester noir et toile de coton naturel
220 x 140 cm

Cette broderie est la première d'une série de trois. Elle s'inspire du plan de la Chartreuse de Villeneuve-lez-Avignon, qui peut apparaître comme une architecture labyrinthique.

Fusion d'une expérience de la spatialité kaléidoscopique et d'une relecture du mythe d'Ariane aidant Thésée à sortir du Labyrinthe grâce à sa bobine de fil, chacune des 3 images du «labyrinthe» de la Chartreuse est matérialisée cousue d'un fil unique.

Au lieu de couper le fil à chaque changement de «mur», le processus de réalisation mis en place imposait un saut de la machine à coudre d'un bloc à l'autre quand il n'était plus possible de continuer sur la même ligne. Il en a résulté une véritable expérience du labyrinthe à l'échelle de l'atelier et la surprise, malgré la réitération du plan, de ne jamais emprunter le même chemin.



Ci-dessus : ***Ariane 1, 2018*** *(détail)*

Ci-contre : ***Ariane 1, 2018*** *(vue rapprochée)*

***Sculpture fractale*, 2016**

Partenariat avec VMS (Valoréa Métal Soudure), dans le cadre de la résidence de création Maison de la Tour / Le Cube, Valaurie, Drôme Provençale

Bourse à la création Région LR 2014

Sculpture modulable
Tubes en cuivre (diamètres 16,4 cm, 17,2 cm et 18 cm)
Chaîne en acier L 14 m
Dimensions en mode «fermé» : 135 x 155 cm

La *Sculpture fractale* est une structure gigogne, qui s'inspire du principe des fractales et des études sur les systèmes chaotiques.

À première vue, sa forme est celle d'un hexagone, un objet mathématique géométrique simple. Cependant, une deuxième lecture révèle que celui-ci est en fait constitué de 6 parties distinctes. Lorsque la sculpture «s'ouvre», d'autres tubes de diamètres inférieurs coulissent qui, en se déployant, déconstruisent la forme. Seule une chaîne fait alors le lien entre les morceaux épars et rappelle l'ordre premier tout en orientant le regard du spectateur, qui peut alors interroger ses points de repère habituels et se confronter à l'espace différemment.
La matière cuivre et le déploiement télescopique de la sculpture font référence aux dispositifs de la vision qui permettent une plongée dans la matière (microscope) ou un affranchissement des distances (télescope).

La *Sculpture fractale* évoque la notion d'infini dans un espace fini et parle de cette «vison en fractale» du monde qui révèle la récurence de certaines formes à toutes échelles et la présence d'une organisation mathématique «discrète» dans un apparent chaos.

*Ci-dessus : **Objet fractal, 2013***
Vue en mode «fermé» et vue en mode «ouvert»
*Objet extensible composé de 24 modules, maquette pour **Sculpture fractale***
Tubes en cuivre (diamètres 0,8 cm, 1 cm et 1,2 cm),chaîne simple en cuivre 90 cm
Dimensions en mode «fermé» : 8,7 x 9,7 cm

*Ci-contre en haut : **Sculpture fractale***, vue d'installation, 2016, Valaurie
*Ci-contre en bas : **Sculpture fractale***, vue de l'exposition personnelle *Le lisse et le strié*, 2018, Fort Saint-André, Villeneuve-les-Avignon

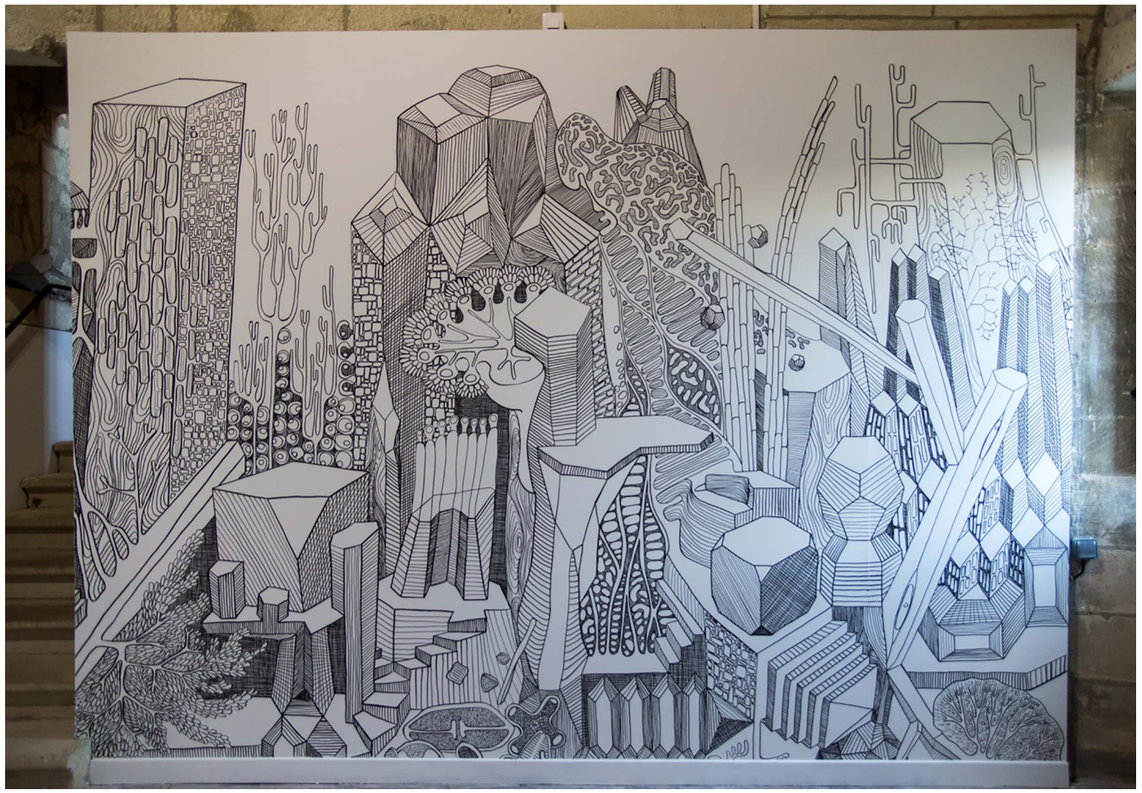
***Phantasía I*, 2016, *Phantasía II*, 2017** et ***Zoom in Phantasía*, 2018**

2 Dessins et 1 mural
Stylo encre sur papier d'architecte 100 g et marqueur sur cimaise
80 x 170 cm pour les dessins et 290 x 400 cm pour le mural

L'univers de *Phantasía* relève de la folie architecturale, de mondes hybrides et impossibles qui invitent le regard à voyager dans les méandres de la composition. Le support papier léger, de *Phantasía I et II*, encore enroulé et simplement aimanté aux quatre extrémités, évoque un espace-temps intermédiaire et flottant, une sorte d'*apparition* (*phantasía* en grec). Le format à taille humaine et l'absence de verre permet au spectateur de plonger directement dans le dessin, du point de vue panoramique, horizontal ou vertical, qui permet l'appréhension de la forme globale, à l'observation rapprochée, qui révèle une multiplicité de détails. Le mural *Zoom in Phantasía* permet au contraire au spectateur de s'imerger dans le paysage.

Inspirés des utopies urbaines et des dessins naturalistes, les paysages couchés sur le papier fusionnent et représentent dans une même échelle des états physiques a priori très différents. L'animé peut ainsi y être une prolongation de l'inerte alors que *buildings* et diatomées peuvent cohabiter sur un même plan.

Dans la veine des illusions d'optique de MC Escher, certaines configurations se jouent de la logique et des réalités tangibles. Le jeu d'ombre, volontairement incohérent par endroits, les motifs répétitifs et les traits d'encre rapprochés et/ou croisés comme ceux d'une gravure rajoutent au trouble visuel. Des clins d'oeil à l'histoire de l'art surgissent aussi ça et là avec la découverte d'objets mathématiques issus d'oeuvres mythiques, d'Albrecht Dürer à Léonard de Vinci en passant à nouveau par MC Escher. D'autres avertis retrouveront parmi les formes inventées de véritables représentations de structures moléculaires minérales et organiques, ou encore, fractales. L'univers graphique des *Phantasía* peut aussi se reconnaître d'une filiation plus populaire, celle des bandes-dessinées rétro-futuriste de Moebius et Jodorowsky et *La fièvre d'Urbicande* de Peeters et Schuiten.



Ci-dessus : ***Phantasía I*** et ***Phantasía II****, vue d'exposition, CAC St Restitut 2017*
Ci-contre en haut : ***Phantasía II****, détails*
Ci-contre en bas : ***Zoom in Phantasía****, vue de l'exposition personnelle Le lisse et le strié, Villeneuve-lez-Avignon, 2018*

***Phantasía III*, 2019**

Sculpture murale en haut-relief
Dessin au marqueur accompagné de volumes en carton peint
380 x 300 x 80 cm

Phantasía III se situe dans la continuité des expériences plastiques autour de l'univers de *Phantasía*. Il s'agissait là de faire sortir le dessin dans la trois-dimension, de créer un effet de trompe-l'oeil et d'aboutir à une ambiguité dans la lecture de l'oeuvre, à la fois dessin et sculpture.

C'est de dessin *Caprice #3*, issu de la série des *Idiotropies* réalisée en 2016 qui a permit d'élaborer le volume en grandes dimensions. Le résultat de l'expérience de construction fait émerger la notion de décors et devient alors une piste pour un projet immersif de plus grande ampleur encore, à l'échelle d'une salle entière par exemple.

Ci-dessus : vue de l'exposition Kosmos à la Faculté d'Education, Montpellier, décembre 2019
*Ci-contre : **Phantasia III**, vue de l'exposition Kosmos à la Faculté d'Education, Montpellier, décembre 2019*

***Le jardin aux sentiers qui bifurquent*, projet en cours (2019-2021 et plus)**

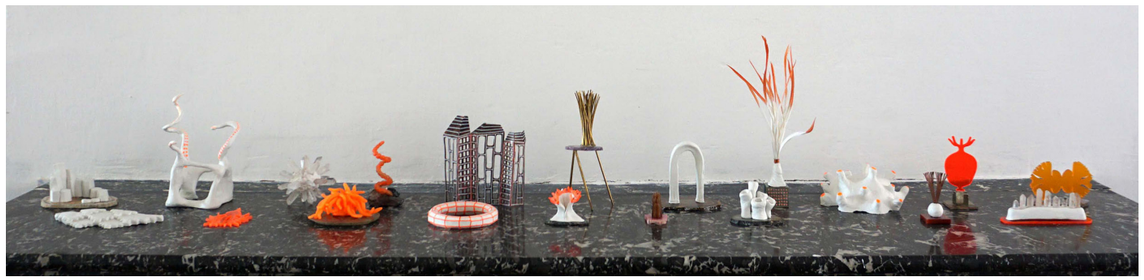
Ensemble de sculptures
Matériaux mixtes
Dimensions variables

Le Jardin aux Sentiers qui bifurquent est un processus de création en cours, multipolaire et global qui permet, par la pratique plastique, de faire émerger des formes qui découlent d'une part d'un dialogue permanent avec les matériaux glanés ou achetés, et d'autre part d'un lieu atelier qui détermine l'échelle des créations, intimes ou monumentales et auquel est attribué un numéro de «sentier».

Le nom même du projet fait référence à l'oeuvre de Borges qui questionne notre rapport à l'espace et au temps, et qui nous perd dans la ramification des possibles d'un même événement. C'est aussi un hymne au vivant, à sa capacité à rebondir, à bifurquer, à se réinventer sans cesse en créant de nouvelles «branches».

Les *Sentiers 1* à *4*, révélés lors de résidences artistiques récentes entre août 2019 et juin 2020, ont ainsi permis la création d'un corpus d'une soixantaine d'œuvres hybrides et sensibles, qui se font écho et qui évoquent tour à tour un récit des origines, l'archéologie, la sculpture moderne et une façon de penser contemporaine. Un *Sentier 5* commence à voir le jour en 2021 et s'attache à la réalisation de sculptures monumentales, destinées à des espaces extérieurs.

J'imagine aujourd'hui un jardin où l'on pourrait se perdre, un méandre aux détours duquel, en écartant une branche, une feuille ou une fleur, le promeneur pourrait faire la rencontre d'une œuvre, minuscule ou gigantesque et qui ferait écho en lui à des formes oubliées, à des formes à venir.



*Ci-dessus : **Les petites sculptures du Sentier 1**, vue d'ensemble dans l'atelier, DomaineM, Cérilly, septembre 2019 ; **Les micro-sculptures du Sentier 3**, lors de l'exposition personnelle Le Cantique des créatures, DomaineM, Cérilly, juillet 2020*
*Ci-contre : **Les sculptures du Sentier 4**, vue d'ensemble lors de l'exposition personnelle Le Cantique des créatures, DomaineM, Cérilly, juillet 2020*

***Vena Mundi*, 2016**

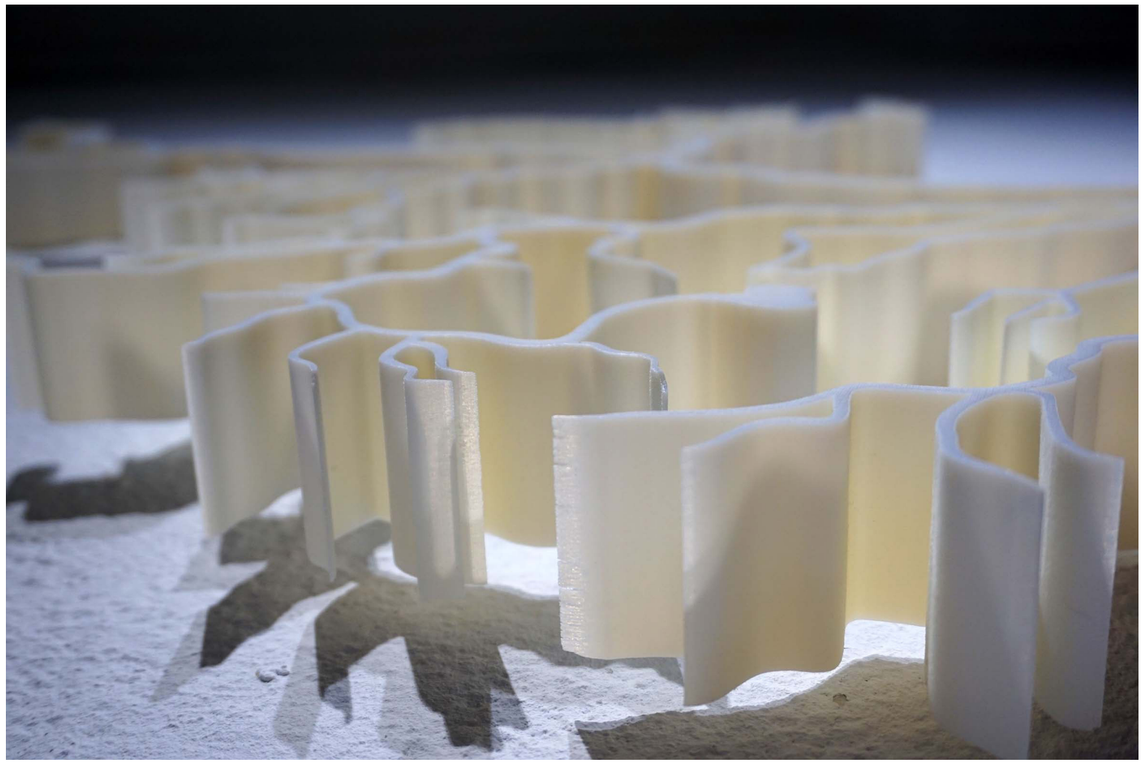
Partenariat avec Novarc, dans le cadre de la résidence de création Maison de la Tour / Le Cube, Valaurie, Drôme Provençale

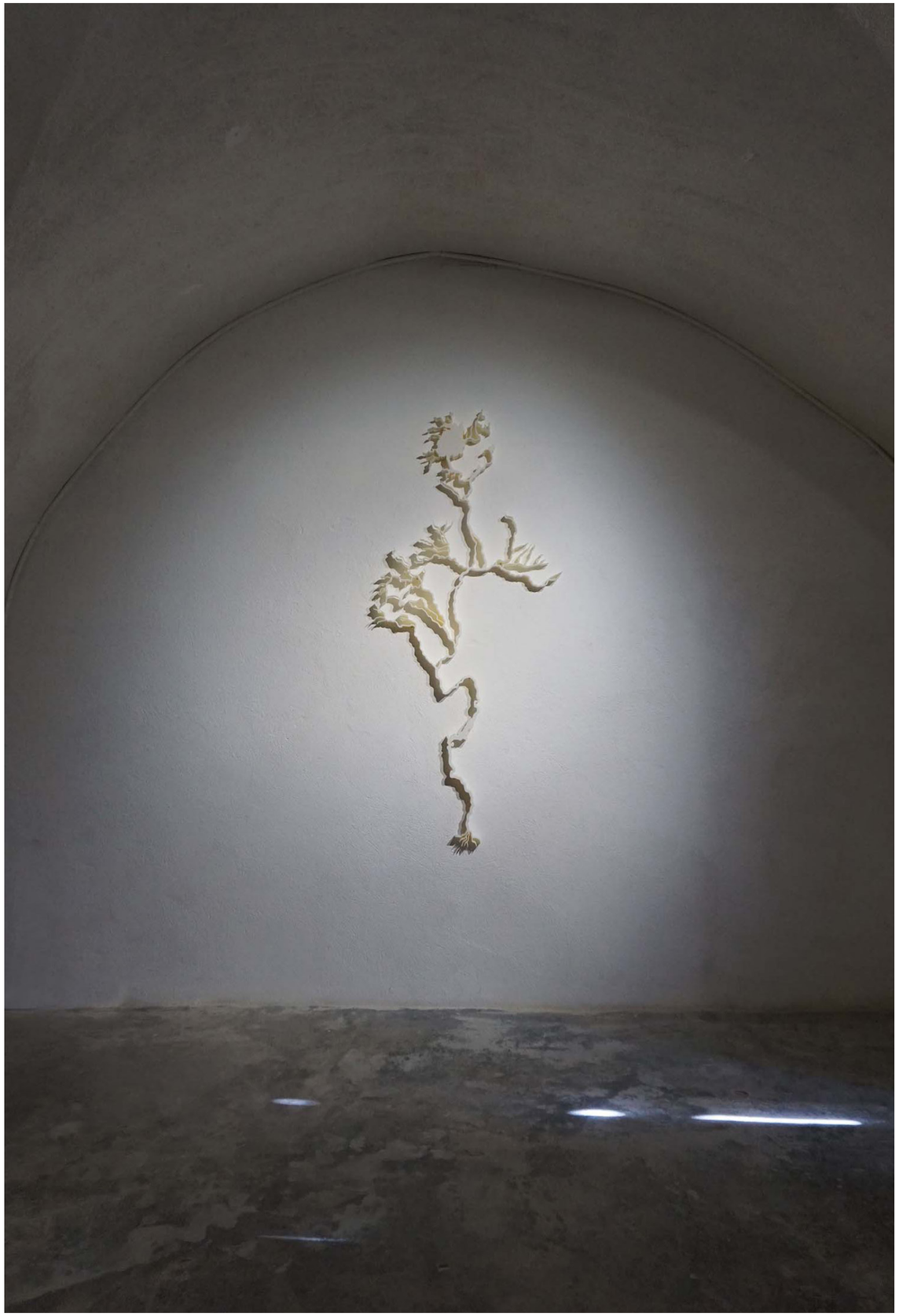
Sculpture murale
Impression 3D en ABS (technique FDM, dépôt de matière fondue)
80 x 190 x 4,7 cm

Vena Mundi, *Veine du Monde* en latin, est une référence directe au symbole mythologique de l'*Axis Mundi*, l'*Axe du Monde* faisant le lien entre la Terre et le Cosmos. *Vena Mundi* évoque pour sa part l'axe horizontal en reprenant le tracé du fleuve le plus long du monde, celui du mythique Nil et de ses affluents.

Accrochée au mur, la sculpture rebascule les axes. Elle se joue ainsi d'une lecture cartographique en renversant le Nord au Sud pour brouiller les repères et revenir à l'idée que la source d'un fleuve est en amont de son embouchure.

Isolée de son contexte géographique, elle dépasse sa condition de réseau hydrographique pour devenir un ensemble de veines et d'organes, un organisme végétal ou encore des fissures dans la roche et les figures fractales. Son relief et sa matière évoquent quand à eux les parois d'un canyon ou les drapés des grottes, formés par des millénaires d'érosion karstique et de gouttes d'eau sculptant le calcaire grâce à une subtile et délicate chimie souterraine.





Vena Mundi, 2016
Ci-dessus et ci-contre : Vues d'installation, Maison de la Tour, Valaurie, octobre 2016

***Courbes #2*, 2016**

Installation, dessin spatial
Fil de fer
Dimensions variables

Conçue en un seul fil, *Courbes* est une interprétation plastique du Flocon de Koch, une des premières fractales a avoir été décrite. D'une extrémité à l'autre, le motif se complexifie et s'affine de plus en plus jusqu'aux limites du matériau utilisé, qui poursuit sa course en suggérant un potentiel infini.

L'installation invite ainsi à méditer sur la présence des mathématiques discrètes dans le monde qui nous entoure.

En suspension dans l'espace, *Courbes* se joue du trait, de la 2D et de la 3D et redessine la perspective et la dynamique de l'espace en ouvrant sur un hors-champ. L'installation engage une sorte de promenade dialectique du regard et de la pensée vers une tentative de décryptage des différentes fréquences et «ondes d'écoute» de la réalité, ainsi que de ses paradoxes et ambiguïtés.

Visuels ci-dessus et ci-contre : ***Courbes #2****, vues de l'exposition personnelle Systèmes modulaires, Maison de la Tour, Valaurie, juillet 2016*